

A LA GALERIE BARTHOLDI:

L'exposition Prud'homme-Hartmann

Une artiste colmarienne (dont nous avons, déjà, signalé les mérites, lors de sa participation remarquée à diverses expositions collectives), Mme Prud'homme-Hartmann, présente à la galerie Bartholdi — jusqu'au 26 novembre — une suite d'œuvres, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles s'adressent à l'âme. Car, par leur harmonie, leur musicalité colorée, la sensibilité qui s'en dégage, ces peintures, gouaches et dessins, possèdent une faculté d'imprégnation, à laquelle on ne saurait se soustraire. Et ceci, sans avoir recours à l'inconscient des excès discutables, puisque nous nous trouvons en face de la véritable tradition française, qui se continue. Cependant Mme Prud'homme-Hartmann ne demeure pas étrangère à une technique moderne, certaines pièces agrémentent effet des tentatives où s'affirment de neuves formes et l'exaltation du coloris. Comme le «Baobab» (30) robuste, nerveux, en révolte contre les idées reçues, qui, par le faste éclatant de la palette, impose un climat significatif, ordonné et de haute décoration; ou «les fromagers» du Sénégal (28) dans leur atmosphère verte, quand seules la ligne d'horizon bleue et le premier plan aux teintes crues soulignent les écorces verdâtres de ces bombax... à

rapide croissance; ou encore les «Baobabs de la route de Dakar» (30) érigés sous un ciel rouge, sortis d'une terre rouge, masse énorme qui évoque des serpents, et dont les racines rampent sur le sol brûlant. Ces gouaches hardies apportent une émotion, que nous ne saurons nier, car l'artiste, en rendant les motifs choisis, a communiqué avec l'Afrique, dont elle nous restitue les valeurs.

Mais l'électicisme de Mme Prud'homme-Hartmann se dégage essentiellement dans un classicisme (éloigné de tout académisme scolaire) tout au long des autres œuvres offertes à notre dilection — depuis le fragile et ravissant lavis au pinceau (1) sur papier japon — pièce excellente dans sa luminosité diffuse d'un ruisseau à Orbey, où l'horizon se noye dans l'espace translucide — jusqu'aux pièces finales. Et si nous insistons sur ce lavis, c'est qu'il constitue une création majeure de l'ensemble retenu, et ceci, très franchement nous a conquis.

Mme Prud'homme-Hartmann possède, on le sait, les vertus du crayon, et ne nous laisse pas oublier tout ce qu'on peut exprimer à l'aide d'une simple ligne. Ses portraits en font foi: un trait heureusement tracé peut affirmer le caractère d'une bouche, d'une ride, d'un visage, peut dégager un regard (4), illuminer une chevelure. Alors, le crayon est chargé de sens, aucune sécheresse, aucune monotonie, mais la vie. Cette vie que décèle la composition d'une intimité touchante «les saintes chères» (8) ou trois enfants, groupés — avec véralité — autour de la belle femme adulte, qui les protège, sont surprenants de fines-

se, de légèreté, d'amour. Volez les attitudes, les regards, la confiance de ce groupe sans défaut, les accents qui donnent l'impression de la vie: le dessin s'affine ou s'affirme, — tour à tour — léger ou appuyé, et la nuance se dégage de l'inspiration discrète dans sa richesse, sur un papier blond, qui accentue la stylisation de la vision. Il y a là une science, un équilibre, une poésie du trait et de la pose incontestablement et patiemment étudiés (7 et 9). D'autres portraits, bien conservés, aux moelleuses images de femmes (12 sur papier chamois) à la chevelure aérée, mélancolie douce du No 13, jeunesse attachante des 17, 18, 20, innocence du No 19, témoignent une intensité pensante ou agissante, une ressemblance physique et morale, bref, une humanité parlante.

Arrivons-en aux peintures à l'huile. Et arrêtons-nous, d'abord, devant la composition principale (par son art, son style, sa maturité) «Femmes au marché à Goya» (Pérou) No 16. Les deux femmes (vieille et jeune) assises sur le sol, traitées à couleurs vives, avec leurs grands chapeaux à rubans noirs, forment un couple particulièrement attachant. L'aïeule, les mains baissées à son travail d'aiguille, semble parler et sa compagne, un bébé sur les genoux, d'une facture saine, délicate dans sa solidité, au dessin poussé, intensifié — sur le halo lumineux du fond — ses valeurs — jusqu'à ce noir et blanc des chapeaux. Nous avons apprécié le visage sculpté, la pose, le décor où paissent les vaches du pâtre «Séraphin» d'Orbey (15); comme le portrait de Firmin (23), populaire à Colmar, avec ses pa-

niers de fleurs, et sa ressemblance imprégnée de traditionalisme, tranche sur le chromatisme moderne du fond coulé. Puis, la «Maurésque noire» à Dakar (31), sur fond aux jaunes chauds et ensoleillés, pièce de folklore; et la «Femme tout couleur» (32) de modernne écriture, qui surgit du modernisme l'encadrant. Tout cela est supérieur à la «Neige» (14) lourdement traité, travail sagement appliqués sans plus, et au «marché à l'ancienne douane» (21) vu d'une fenêtre ouverte, bariolé et pimpant.

Et puis, il y a les gouaches, très proches des peintures à l'huile comme «la Léperoserie de Kaysersberg» (6) dont le fond de forêt est excellent, ou le «coup de vent» (5) gonflant le linge qui séche et voltige, au-dessus du pré. D'ailleurs, les gouaches sont, en général, plus libres plus personnelles, telle l'image du «Monselkopf» (11) avec son ciel vert, ses arbres fouettés, sa haute montagne. La solitude du «Chalet et chaume» (10) est bien rendue et fait rêver... Ces gouaches, sans mystère, ont leur attrait, leur sincérité, le pittoresque voulu.

Au moment où la vie artistique bat son plein: le vieux maître Luc Hueber exposant à Strasbourg une collection de haute classe; le jeune Fernand Dubich exposant à Mulhouse comme l'autodidacte Alfred Usselmann, où demain Pierre Gessier, céramiste d'art et peintre réaliste fera valoir ses œuvres, quand à St-Louis, l'original Jacquot Chevaux soulève la curiosité, à la galerie «Au souffle de Paris», à ce moment il est satisfaisant que Colmar puisse s'honorer d'une exposition aussi, variée et de belle discipline, signée par Mme Prud'homme-Hartmann.

René SPAETH

BIENTOT A COLMAR
le dernier film
d'André BOURVIL
dans
**LE MUR DE
L'ATLANTIQUE**

Au musée Bartholdi : Exposition Madeleine Prud'homme-Hartemann

Nous la connaissons depuis longtemps, de par sa participation à certaines expositions de groupe, organisées notamment par le « Cercle des arts de Colmar » dont elle fait partie. Madeleine Prud'homme-Hartemann est, en effet, à Colmar, une figure bien sympathiquement connue. Mais c'est bien la première fois qu'elle nous présente une quarantaine d'œuvres, dans la salle du musée Bartholdi, rue des Marchands, en « solo ». Des œuvres parfaitement pensées, parfaitement élaborées.

Cette artiste attachante cultive avant tout la rigueur de trait et un dépouillement qui s'apparente aux graphistes japonais qu'elle admirent; avec juste raison d'ailleurs. Pour elle, principalement dans ses portraits, il faut « rendre le maximum d'expression avec le minimum d'effets ». La chose est difficile, d'autant plus que nombre de ses portraits sont consacrés à de jeunes enfants, turbulents en diable. Point de « photographie », mais la matérialisation d'un état d'âme. Point de fond non plus: le regard esquissé, le profil à peine appuyé, sans épaisseur de cerne, et c'est devenu de la psychologie concrétisée par le truchement d'une simple mine de plomb.

Dans ce domaine il nous faut signaler la grâce exquise d'un panneau traité en ocre et sépia, représentant la fille et les trois petits-enfants de l'artiste. Voyez les cartons de Madeleine Prud'homme-Hartemann... ils contiennent les esquisses de cette œuvre extraordinairement belle, construite avec précision et méthode.

Il y aussi des gouaches, nettes, chantantes, lumineuses. Le très beau « Coup de vent » (5) sur ce linge étendu en pleine montagne (admirer les plans successifs), les vue du haut Orbey, éclatantes de fraîcheur. Et puis ces trois souvenirs du Sénégal où le peintre a passé quelques mois, à la limite du « criard », mais si percutants de vérité, d'atmosphère.

N'oubliions pas le n° 1 (« Petit ruisseau près d'Orbey ») traité purement,

sur papier Japon. à la façon d'un Hiroshige ou d'un Hokusai, avec une exemplaire discréption qui ne nuit en rien à son pouvoir évocateur.

**

Enfin, nous voici devant des huiles: carrées, nettes, précises. Le marché du vieux Colmar est plaisant, certes. Mais nous lui préférions la remarquable mise en page triangulaire de ce marché péruvien, éclatant de vérité. Voyez le No 15 (« Séraphin »): c'est un monument de malice, de « vice » que ce vieux vacher, perdu dans ses montagnes, clignant de l'œil au-dessus d'un mégot ramassé Dieu sait où. Mais ne manquez surtout pas « Firmin » (23), ce touchant marchand de fleurs que tous les Colmariens connaissent pour l'avoir vu soit devant la gare centrale, soit rue des Serruriers, les jours de marché. Hiératique, offrant silencieusement ses petits bouquets modestes, « Firmin » Miclo est d'ailleurs sorti de la toile. samedi, lors du vernissage de cette exposition, pour distribuer par la grâce de Madeleine Prud'homme-Hartemann ses gentilles fleurettes aux nombreuses dames de l'assistance. Et puis, pour terminer, citons ces très beaux portraits à l'huile de femmes sénégalaises, brossés avec un réalisme sagelement calculé.

**

Disons, enfin, que cette très belle exposition est ouverte au public jusqu'au jeudi 26 novembre, tous les jours (dimanches y compris) de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 19 h.

